

Voyager à la folie

Autour des *Fous voyageurs* de Ian Hacking

Thibault Vian¹

Résumé

Comment rendre compte d'un phénomène marginal qui naît au XIX^e siècle : celui des fous voyageurs ? Ces infatigables marcheurs délaissent famille, amis et milieu professionnel, brisant les structures et leurs habitudes pour se lancer droit devant eux, sans but ni destination, jusqu'à oublier qui ils sont. Voyageurs amnésiques, ils ne gardent aucun souvenir des journées passées, des mois de pérégrination : le voyage s'accompagne de l'oubli – l'oubli de soi, de ses proches, de son propre périple. C'est le cas d'Albert, de Mén, d'Henri, de Fidéla, analysés par Ian Hacking dans les *Fous voyageurs*. Ces aventures paradoxales constituent-elles les signes, non pas d'une maladie mentale mais d'un écart à la norme, une sorte de rébellion, une autre allure de la vie ; ou sont-elles les symptômes de ce que Hacking appelle une maladie mentale transitoire, qui naît dans un environnement donné, une niche écologique, la culture d'une époque – celle de l'émergence du tourisme de masse, du *spleen* des villes industrielles, du romantisme baudelairien ? Nous interrogerons chemin faisant les rapports philosophiques entre voyage et folie, voyage et identité, voyage et évasion, à partir de ces figures paradoxales et fascinantes que constituent les fous voyageurs.

Abstract

How can we understand a marginal phenomenon that began in the 19th century: the mad travelers? These tireless walkers abandon family, friends and the professional world, breaking structures and habits to escape themselves, without goal: they forget who they are. Amnesiac travelers, they don't have memories of the past days and months of peregrination: forgetting oneself, one's family, one's own journey. This is the case of Albert, Mén, Henri, Fidéla, analyzed by Ian Hacking in Mad Travelers. Are these adventures signs of a mental illness or a deviation from the norm, a kind of rebellion ? Are they symptoms of what Hacking calls a transient mental illness, which is born in an environment, an ecological niche - that of the emergence of mass tourism, the spleen of industrial cities, baudelairean romanticism? In this paper, we will question the relationships between travel and madness, travel and identity, travel and escape, based on these paradoxical and fascinating figures that constitute the mad travelers.

¹ Thibault Vian est docteur en philosophie et sciences de l'éducation, professeur certifié de philosophie, titulaire de l'éducation nationale française.

Resumen

¿Cómo explicar un fenómeno marginal que comenzó en el siglo XIX: el de los viajeros locos? Estos caminantes incansables abandonan la familia, los amigos y el mundo profesional, rompiendo estructuras y hábitos para lanzarse hacia adelante, sin meta ni destino, hasta que olvidan quiénes son. Viajeros amnésicos, no tienen recuerdos de los últimos días, de los meses de peregrinación: el viaje va acompañado del olvido: olvido de uno mismo, de su familia, de su propio viaje. Es el caso de Albert, Mén, Henri, Fidéla, analizado por Ian Hacking. ¿No son estas aventuras, señales no de una enfermedad mental sino de una desviación de la norma, una forma de rebelión? ¿O son, estas aventuras, síntomas de lo que Hacking llama una enfermedad mental transitoria, que nace en un entorno, un nicho ecológico, la cultura de una época, la del surgimiento del turismo de masas, el spleen de las ciudades industriales, el romanticismo baudelaireano? Cuestionaremos las relaciones filosóficas entre viaje y locura, viaje e identidad, viaje y fuga, a partir de estas figuras paradójicas y fascinantes que constituyen los viajeros locos.

A travers *Les fous voyageurs*, Ian Hacking se propose de comprendre non une maladie commune mais ce que le philosophe nomme une « maladie mentale transitoire »², qui apparaît à un endroit et à une époque donnés avant de s'estomper peu à peu. Le point de départ de l'investigation s'enracine dans l'examen d'un premier fugueur, Albert, jeune homme de vingt-six ans : « captivé par un désir impétueux, il quittait famille, travail, habitudes et allait tout à coup devant lui, marchant vite, faisant 70 kilomètres à pied dans la journée, jusqu'à ce qu'enfin il fût arrêté comme vagabond et mis en prison »³. Il devient fort célèbre pour ses extraordinaires expéditions en Algérie, à Moscou et à Constantinople ; ainsi part-il voyager « de façon obsessionnelle, comme ensorcelé, souvent sans papiers d'identité et parfois sans identité du tout, ne sachant pas qui il est, ni pourquoi il voyage, sachant seulement quelle serait sa prochaine étape. Quand il "y arrive", il n'a guère de souvenirs des endroits traversés mais, sous hypnose, il est capable de se souvenir de journées, voire d'années totalement oubliées »⁴. Les voyages obsessionnels, en particulier celui d'Albert, interrogent moins les causes du désir d'errance que son caractère proprement pathologique, expression à la fois d'une quête de l'identité personnelle et de sa radicale altération vers ce qui relève, au final, d'une forme d'abolition de soi. L'analyse offre ainsi « un cadre dans lequel comprendre la possibilité même de l'existence des maladies mentales transitoires » (*Ibid.*, p. 10), et l'idée de transition renvoie à celle du voyageur en transit, qui est de passage. Il s'agit par-là de comprendre la folie comme une évasion constante, et corrélativement le voyage comme une espèce de folie dont il convient d'interroger la nature.

² Ian Hacking, *Les fous voyageurs*, Les empêcheurs de tourner en rond, 2002.

³ Philippe Auguste Tissié, *Les Aliénés voyageurs*, 1887, p. 3.

⁴ Ian Hacking, *Les fous voyageurs*, *op. cit.*, p. 22.

I- La folie voyageuse et son rapport à la norme sociale

Le phénomène des fous voyageurs suscite, en coordonnées foucaaldiennes, un degré notable de questionnement : la « folie » dont se trouvent ici accrédités nombre de voyageurs ne vient-elle pas refléter, non une caractéristique biologiquement déterminée, mais un écart à la norme sociale et à l'enracinement sédentaire qu'elle prescrit à tout homme⁵ ? Le voyage et cet ardent désir du lointain ne sont-ils pas l'expression d'une mise à distance, d'une déprise à l'endroit du quadrillage de l'espace et du temps qu'impose toute régulation ? Selon cette hypothèse, le refus viscéral de cette mise en ordre ne serait pas tant le résultat d'une défaillance biologique que ce qui précisément « s'inscrit en faux contre le social : [car] le nomade inquiète les pouvoirs, il devient l'incontrôlable, l'élection libre impossible à suivre, donc à fixer, à assigner »⁶. Le fou voyageur qui se dérobe à tout empire et à toute maîtrise, cette individualité-là, ne deviendrait alors l'objet d'une appréhension médicale qu'en raison de son caractère d'exception, qui excède les limites à l'intérieur desquelles on prétend l'inscrire ; à cet égard, la quête scientifique d'une pathologie inhérente aux fous voyageurs engagerait, en réalité, non pas la recherche d'un dysfonctionnement biologique, mais une incompréhension et une perplexité devant l'insaisissable, face à la clandestinité et l'évasion qu'ils incarnent.

« Quel type de compréhension cherchons-nous, dans la réalité et la fiction de la folie ? Quel type d'évasion est-ce là, où nous prétendons comprendre notre monde à l'aide d'aliénés défunts et de docteurs tout aussi défunts et peut-être pas moins aliénés ? »⁷. Cette question de la réalité du trouble rappelle notamment la problématique qui ouvre le célèbre chapitre I de *L'Ame réécrite, Etude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire* : « le trouble de la personnalité multiple est-il réel ? ». Le trouble pathologique que l'on attribue au patient est-il incontestablement porteur d'une certaine réalité, ou n'exprime-t-il pas plutôt le rapport ou le regard porté sur ce patient, une projection qui exercerait une prise signifiante visant à rendre compte d'une différence, dans le cadre explicatif d'une théorie médicale ? C'est-à-dire : une manière de rapporter l'inconnu aux seules coordonnées d'un connu scientifiquement saisissable. Lorsque le voyage devient un mode de vie, lorsque le voyageur occidental, échappant à la routine d'une vie sédentaire, s'en va parcourir le monde, repartant chaque semaine, parfois chaque jour vers une nouvelle destination, voyageant jusqu'à s'en rendre malade, sans perspective de retour, peut-on penser l'existence d'une sorte de piqûre ou de maladie du voyage ?

⁵ Cf. *Ibid.*, p. 63 : « Nous avons été amenés – inspirés en ceci par l'exemple de Michel Foucault – à nous demander si la folie est un miroir inversé de la santé ; dans le cas exceptionnel de Foucault, à se demander si la folie, telle qu'elle est conçue à l'époque des Lumières, n'est pas un miroir de l'âge de la raison et une part essentielle de cet arrangement d'idées ». La difficulté théorique à laquelle il s'agit de se confronter consiste à comprendre comment s'opère la scission, ou au contraire la continuité, entre la santé vigoureuse du philosophe ou de l'artiste voyageur, et l'état proprement pathologique que décrit Tissé, lorsqu'il relate le cas des fous voyageurs.

⁶ Michel Onfray, *Théorie du voyage, poétique de la géographie*, le livre de poche, 2007, p. 11.

⁷ Ian Hacking, *Les fous voyageurs, op. cit.*, p. 15. Voir aussi le questionnement qui ouvre le chapitre III du livre : « Quand le fait de voyager est-il pathologique ? A quel moment les aliénés expriment-ils leur folie par le voyage ? » (p. 119).

Le voyage véritable « est aussi rébellion et poésie : l'orientalisme de Flaubert, les voyages en Egypte, *Salammbô*... Le flâneur de Baudelaire, le voyageur curieux de tout, qui n'est pas pressé par le temps et auquel n'échappe aucun détail. Baudelaire décrit certaines de ses visions du haut d'un balcon de Bordeaux, et c'est dans ce port qu'il embarque. Pouvons-nous voir Rimbaud (1854-1891) comme un fugueur ? Pathologique ? Oui, diraient certains. Un voyageur ? Par excellence. Mais un aliéné voyageur ? Il parle souvent lui-même de fugues, au sens classique de fuite. Ces évasions le mènent dans des contrées plus exotiques encore que celles d'Albert, jusqu'au cœur de l'Ethiopie, et elles sont réalisées à peu près en même temps que les fugues d'Albert. Dans son poème *Brise marine*, Mallarmé (1842-1898) s'exhorte lui-même au voyage : "Fuir ! Là-bas fuir !", pour conclure : "Je partirai." »⁸. Le problème reste ainsi de distinguer les fugues étincelantes de l'artiste, les errances du promeneur solitaire, l'érôs de l'exotisme de l'Orient qu'exhibe notamment *Châli* de Guy de Maupassant et autres nouvelles ; du « voyage obsessionnel » et du « tourisme pathologique » (*Ibid.*, pp. 68-69), ou encore de « l'errance compulsive et sans but » (p. 145) qui viendraient alors délimiter, le domaine propre de la médecine.

Pour comprendre le phénomène des fous voyageurs, Hacking réfère à la notion de « maladie mentale transitoire » ; or ce qui retient notre attention, est le fait qu'elle s'enracine dans la spécificité culturelle d'une époque, en tant qu'elle s'inscrit sur le registre du provisoire et de l'éphémère⁹ ; ce phénomène naît au XIX^{ème} siècle, qui est à la fois celui du romantisme, celui de l'industrialisation et de la naissance du tourisme populaire : « le tourisme populaire est un aspect de la niche écologique dans laquelle un nouveau type de trouble mental et de comportement a pu se développer » (*Ibid.*, p. 65). Le phénomène des fous voyageurs serait à mettre en relation avec le siècle du romantisme, la misère des sociétés industrielles et l'émergence du tourisme de masse. L'on distingue le tourisme d'agrément, qui n'engage souvent que la poursuite vaine et inféconde des plaisirs mondains, du voyage de l'éducation humaniste qui constitue, depuis Montaigne (*Essais*, I, 26), René Descartes, John Locke (*Quelques pensées sur l'éducation*, section XXVII : « des Voyages »), et Rousseau (*Emile ou de l'éducation*, livre V), le couronnement d'une éducation humaine accomplie. En tant que formation du jugement, ces voyages éducatifs laissent à l'enfant la possibilité d'expérimenter ses sens, propre à nourrir l'esprit par la diversité même de ses expériences. L'élève se confronte à la pluralité des climats et fait l'épreuve de ses propres forces (qui est sa mesure du corps) ; l'éloignement que représente le voyage constitue un réel enrichissement pour la formation du jugement de l'honnête homme¹⁰.

⁸ *Ibid.*, p. 65.

⁹ Soulignons à ce titre que l'examen du philosophe porte non sur une pathologie actuelle – qui trouverait aujourd'hui des expressions multiples – mais sur une maladie qui semble appartenir au passé, avec toutes les difficultés méthodologiques qui en découlent pour Hacking.

¹⁰ Cf. John Locke, *Quelques pensées sur l'éducation*, Vrin, 2007, p. 362 : « La dernière partie de l'éducation, ce sont les voyages, qui passent pour généralement couronner l'œuvre et rendre un gentleman accompli ». Lire également Montaigne, *Essais*, I, 26 : le voyage ne vise pas la satisfaction d'une vaine curiosité, mais à « froter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». Ces textes restent absolument décisifs : car nonobstant la multiplicité de ses objets, le voyage des humanistes est investi d'une finalité précise ; il n'est pas une errance sans visée ni but : c'est la quête d'une identité. Revenons plus précisément à Hacking : « La littérature occidentale s'ouvre sur deux épopées, l'une rapportant les exploits collectifs, l'*Illiade*, et l'autre les tribulations d'un homme seul, l'*Odyssee*. (...) La seconde est aussi, accessoirement, la plus belle histoire de voyage jamais racontée. Les esprits

« J'ai dit qu'Albert nous fascine parce que le voyage fait désormais partie intégrante de la vie et de l'éducation des classes moyennes. Mais le "voyage" est bien plus que le tourisme, il est aussi métaphore de la découverte de soi. Michel de Montaigne crée le genre de ce que nous appelons l'essai, mais il contribue aussi à un autre genre, le journal de voyage... Le voyage, pour Montaigne, n'est pas exactement une fuite : plutôt une évasion, un interlude entre une série d'*Essais* et les suivants » (*Les fous voyageurs, op. cit.*, p. 67). Le problème consiste à comprendre comment s'opère le passage entre ce périple humaniste, éducateur et édificateur de l'âme humaine, quête résolue d'une identité, et signe d'une santé vigoureuse, à ce qu'Hacking nomme le « versant sombre » du voyage – la perte et l'abolition même de cette identité. Or, si la notion philosophique de niche écologique suppose l'examen du contexte culturel de l'époque, si « c'est précisément parce que le voyage est chargé d'une telle signification dans la civilisation occidentale que l'on peut lire Albert de tant de façons différentes : de l'odyssée aux voyages spatiaux, et sans oublier les mânes du John Bunyan, avec son *Voyage du pèlerin* » (p. 69), comment s'explique le renversement d'une conception finalisée du voyage, défini comme quête de l'unité du soi à l'épreuve de la diversité du monde, en la folie irrationnelle de l'errance, d'autant plus incompréhensible qu'elle semble à l'exact opposé de la nature et de la fonction humaniste du voyage ?

II- Le voyage romantique et la généalogie culturelle d'une maladie mentale transitoire

A porter une attention particulière à la définition et à la réalité du voyage au XIX^{ème}, nous avons retrouvé, dans *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1930* (Gérard Fontaines, Presse universitaire de Lyon, 2003), au chapitre III, intitulé « Le plaisir, le sensualisme et la quête de soi », cet éloge romantique du voyage : « Plaisir de voyager pourrait signifier un plaisir de se déplacer, ce que Maxime du Camp appelle "*l'enivrement du mouvement*". Celui-ci est fortement suggéré par certains, voire revendiqué par d'autres. Emmanuel Domenech reconnaît les avantages de "cette vie presque nomade" qui fut la sienne avant de conclure : "Oh, charmants voyages ; jours sans tristesses et sans soucis (...), vous avez été longtemps le charme de mes plus douces rêveries". De ce charme de l'errance, Eugène Jouve est aussi le témoin : "Echappés de la civilisation, nous trouvons un charme puissant dans cette vie errante et souverainement libre". Quant à Antonia Martin, cette fillette de 10 ans rédigeant "sous les yeux de sa mère", elle déclare dès la première page de son récit : "Il faut encore voyager. Le plaisir en est trop vif pour y renoncer". Stendhal et Gautier ne sont donc pas les seuls à avouer cet hédonisme de l'itinérance, lié à un plaisir de l'errance qui rompt avec les contraintes de la vie sédentaire. Quoi qu'il en soit, les évocations répétées du plaisir de voyager et des plaisirs du voyage, sans constituer encore un alibi suffisant pour le voyage de tourisme, préparent son développement ».

chagrins peuvent toujours bourdonner qu'Ulysse était aussi fou qu'on peut l'être (...). Albert Dadas est une parodie d'Ulysse. Il a parcouru un plus long chemin et a eu plus d'une aventure, mais son obsession à lui est le voyage en soi, le voyage lui-même, tandis qu'Ulysse voyage à cause de son obsession, qui est devenue sa quête. » (*Les fous voyageurs, op. cit.*, p. 120). Le parallèle établi entre Ulysse et Albert se révèle aussi significatif qu'audacieux : il souligne le lien entre odyssée et folie, mais il s'agit d'une obsession particulière, propre aux grandes épopées antiques.

L'enivrement du mouvement qu'évoque Maxime du Camp, l'ivresse, l'étourdissement et le vertige de l'errance ou la déraison du voyageur qui déambule à travers les sinuosités du monde, seraient de nature à rejoindre la manière dont Tissié dépeint Albert dans ses recherches, évoquant « son impérieux besoin de voyager », qui rappelle le plaisir trop vif d'Antonia Martin et « cet hédonisme de l'itinérance » de Stendhal et de Gautier.

S'il s'agit précisément de considérer « la fugue comme un miroir du tourisme »¹¹, le caractère pathologique d'Albert, mais aussi de Mén, d'Henri et de Fidéla analysés par l'auteur, ne diffère de l'état normal – ici la norme sociale d'une époque – que par degré, et non point par nature. L'errance compulsive et les fugues récurrentes des fous voyageurs résulteraient moins de structures biologiques spécifiques, que de l'excès de cet hédonisme revendiqué de l'itinérance, forme de démesure – *hubris* –, la tendance d'une époque vécue sous la forme d'une hyperbole¹². « Ce versant sombre, comme je l'explique dans le troisième chapitre, est aussi un aspect de la niche de la fugue. Je suggère que l'un des caractères d'une nouvelle maladie mentale est qu'elle se loge et se love dans une culture sur un mode bicéphale. Le mode le plus simple est qu'il existe deux versions de “la même chose”, l'une apanage des vertueux [le voyage des humanistes par exemple], et l'autre héritage des vicieux, entre lesquelles s'immisce la maladie, comme la fugue prospère entre tourisme et vagabondage. C'est encore trop simple, mais je suggère du moins un aspect approuvé et un aspect réprouvé entre lesquels viennent s'insérer des formes transitoires de folie. Ainsi, dans le premier chapitre, je vous ai montré l'aspect gai, sain, courageux, et authentique ; dans le troisième chapitre, je vous en montrerai l'aspect glauque, plein de clochards, de misérables et de policiers »¹³. L'émergence du voyage au XIX^{ème} siècle, sous la forme du tourisme populaire, engage une forme de double visage, *janus bifrons*, oscillation permanente entre le caractère fondamentalement éducateur et formateur du voyage, et l'errance proprement romantique des artistes, écrivains et poètes du siècle de Napoléon, avec cet impulsif besoin de fuir le *spleen* des villes industrielles. Vers l'orient et l'imaginaire qu'il inspire.

La notion de niche écologique permet de saisir la continuité de nature entre la pathologie elle-même et l'environnement – non exclusivement social – dans lequel le malade s'enracine. Le rapprochement entre la problématique soulevée par Hacking et le récit de l'ultime voyage d'Auschenbach dans *La mort à Venise* (au tout début du XX^{ème} siècle) se révèle tout-à-fait significatif et vient amplifier la continuité structurelle dont nous parlons ; la profusion du champ lexical du pathologique illustre précisément cette frontière fragile, fugitive et instable entre l'errance éclatante de l'artiste et le vagabondage compulsif du fou : « Soit qu'à l'apparition de l'étranger des visions de voyage eussent frappé son imagination, ou bien que quelque influence physique ou morale fût en jeu, à sa surprise il éprouva au-dedans de lui comme un *étrange élargissement*, une sorte d'*inquiétude vagabonde*, le juvénile désir d'un cœur altéré du lointain, un sentiment *si vif*, si nouveau, depuis si longtemps oublié ou désappris que, les mains dans le

¹¹ Ian Hacking, *Les fous voyageurs*, op. cit., p. 177.

¹² L'expression est empruntée à Vladimir Jankélévitch. Sur le dernier point développé, voir Michel Onfray, *Théorie du voyage*, op. cit., p. 93 : « un *perpétuel* exercice de nomadisme *sortirait des limites* du voyage pour faire entrer dans l'errance permanente, le vagabondage » (nous soulignons).

¹³ Ian Hacking, *Les fous voyageurs*, op. cit., p. 114.

dos et les yeux baissés, il s'arrêta, rivé au sol pour examiner la nature et l'objet de son émotion. C'était envie de voyager, rien de plus ; mais à vrai dire une envie passionnée, le prenant en coup de foudre, et *s'exaltant jusqu'à l'hallucination*. (...) *Impulsif besoin de fuir* ; telle était, qu'il se l'avouât, cette nostalgie du lointain, du nouveau, tel cet avide désir de se sentir libre, de jeter le fardeau, *d'oublier* – besoin d'échapper à son œuvre, au lieu où chaque jour il la servait d'un cœur inflexible, avec une passion froide »¹⁴. La fuite dans le récit aventureux de Thomas Mann engage une forme d'abandon, une brèche dans l'existence de l'artiste et une ouverture vers un horizon infini et indéterminé, pur élan vers le lointain, sans but ni aboutissement. Or c'est précisément sous ce visage que se trouvent dépeintes les divagations d'Albert – et ce rapprochement nous interroge d'autant plus : « les voyages obsessionnels et incontrôlables d'Albert sont systématiquement dépourvus de but : ils sont moins des voyages de découverte de soi que des tentatives pour s'éliminer soi-même »¹⁵. Car la sédentarité n'est pas seulement une notion géographique, l'enracinement dans un espace circonscrit, elle désigne également la permanence à soi, un *continuum* que le voyage pathologique vient précisément abolir : « Maintes et maintes fois, il perd ses papiers d'identité. Il est difficile de ne pas penser qu'il cherche parfois à perdre son identité elle-même » (*Ibid.*, p. 56).

Cette perte d'une identité personnelle relève précisément, selon Hacking, de la naissance du phénomène de personnalité multiple, qui résulte d'une *ecological niche* assez semblable. Il s'agit de l'objet nodal de *L'Ame réécrite*, analysé à travers le cas des abus sexuels sur l'enfant et la vie de Félicité, « personnage tout à fait remarquable » (p. 251), « une jeune femme du peuple » (p. 253)¹⁶. Comparativement au phénomène des fous voyageurs, et toujours par la médiation du concept de niche écologique, Hacking précise ainsi que « les préoccupations sur l'identité et la pléthore de nouvelles options identitaires (...) sont plutôt selon moi, comme l'a été le tourisme pour la fugue du XIX^{ème} siècle, une ouverture romantique de possibilités, opposée au côté sombre qui est censé être l'identité détruite et la vérité perdue à travers l'abus sexuel des enfants »¹⁷. L'enracinement d'une maladie, avec la dimension identitaire qu'elle implique, dans un environnement et dans une époque, « est un modèle permettant de penser les maladies mentales transitoires », leur apparition autant que leur progressive raréfaction, mais « comme tout schéma formaliste, elle omet le contenu de la maladie ». La *ecological niche* permet de penser l'articulation d'une identité et d'une pathologie dans la complexité même d'un milieu et d'une époque. Qui suis-je selon Hacking ? Je suis constitué d'un ensemble disparate d'éléments en tension, ensemble qui articule mon rapport au langage, au corps, à mon histoire, à la culture, à Autrui : une force en transition. Nous aurons à revenir sur le statut précis de cette métaphore, en la distinguant électivement de la paresseuse notion de « construction sociale », et en indiquant aussi ses limites.

¹⁴ Thomas Mann, *La Mort à Venise*, Fayard, 1922, p. 18-20. (Nous soulignons).

¹⁵ Ian Hacking, *Les fous voyageurs*, *op. cit.*, p. 69.

¹⁶ Voir le chapitre XI : « Le dédoublement de la personnalité ». Sur l'abus à l'égard des enfants et la formation de l'identité, une considération intéressante : la souffrance des enfants « ne résidait pas seulement dans les agressions elles-mêmes et la crainte de leur répétition, mais dans une destruction permanente de leur personnalité, une incapacité croissante à faire confiance à quiconque... nous devenons chacun une personne différente, en réécrivant notre passé... [ce qui] réorganise et réévalue la question de l'âme » (pp. 103-111).

¹⁷ Ian Hacking, *Les fous voyageurs*, *op. cit.*, p. 209. (Nous soulignons).

III- Le voyage pathologique ou l'architecture d'un monde : la folie comme voyage

Un aspect fondamental demeure encore non-traité : il ne s'agit pas de la relation entre le côté sain et formateur du voyage et son aspect obscur et maussade, mais du rapport précis entre ce caractère sombre et la maladie elle-même ; qu'est-ce qui autorise Hacking à parler d'Albert comme d'un malade, porteur d'une pathologie particulière ? C'est précisément l'enjeu du chapitre du livre : « hystérie ou épilepsie ? » dont l'importance réside moins dans la réponse scientifique que dans la question philosophique elle-même. Le fou voyageur analysé par Hacking ne vit pas seulement une altération de son rapport à soi, mais aussi, par la déambulation, une restructuration de son rapport au monde : la folie n'est pas tant ce qui impulse le voyage lui-même, que l'odyssée d'un cœur altéré du lointain qui parcourt les mers et les montagnes à la quête de sa propre disparition. La folie en cela est dérèglement, transfiguration et reconfiguration du réel, hallucination trouble, voyage. Elle abolit une identité figée en même temps qu'elle engage une nouvelle allure de la vie – le pas du berger vagabond et de l'artiste errant. Or, en confrontant ces thèses aux textes d'un George Canguilhem par exemple, émerge cette interrogation : si non seulement « être malade c'est vraiment pour l'homme vivre d'une autre vie, même au sens biologique du mot » et si cette maladie qualifie « pour le malade une autre allure de la vie »¹⁸, la question reste de savoir si la fugue hystérique peut être qualifiée de véritable maladie mentale ?

Le problème est très explicitement posé par Hacking, à la page 179 du livre. Albert, lors de ses égarements et ses pérégrinations, est amené à vivre une autre forme de vie, « même au sens biologique du mot », une autre allure par laquelle s'architecture un monde, celui de la folie. « Après tout, voyager est une façon si évidente d'être fou que l'espèce humaine peut connaître un cycle sans fin d'épisodes dans lesquels la fugue et tout ce qui va avec comptent comme des types de folie. (...) Nous avons le sentiment qu'il existe une loi supérieure et fixe sur la maladie mentale, une réalité séparant les vrais maladies des fausses. Je crois qu'à l'heure actuelle nos conceptions de ce qu'est une véritable maladie mentale doivent, comme le dit Putnam, être renégociées. (...) Les événements de la médecine, non de la philosophie, amèneront avec le temps à distinguer ce que nous entendons par une véritable maladie mentale »¹⁹. La fugue obsessionnelle serait plus le symptôme d'un environnement donné, une *ecological niche*, une configuration particulière du voyage ; non une véritable maladie mentale obéissant à une loi scientifique générale et universelle.

Prenons garde, néanmoins, à bien saisir le sens et la portée de la métaphore de la *ecological niche* : en tant qu'elle engage un certain référentiel de relations et d'articulations, la mésinterprétation à laquelle elle serait susceptible de donner lieu n'est pas tant sa proximité avec la notion de contexte par exemple, que sa réduction à une simple construction sociale. Or Hacking a « précisément évité la paresseuse terminologie de la construction sociale. Dans une série de conférences intitulée “*The Social Construction of What ?*”, [il a] exposé ce qui lui paraît utile et ce qui lui paraît déplorable dans l'idée de construction sociale. Dans cette série de

¹⁸ Georges Canguilhem, *Le Normal et le pathologique*, PUF, 2005, pp. 205-208.

¹⁹ Ian Hacking, *Les fous voyageurs*, op. cit., p. 205.

conférences, l'idée la plus proche de la construction sociale est celle d'une niche écologique pour la maladie mentale, qui implique des vecteurs sociaux, certes, mais exige aussi une description et une analyse plus vivante et plus détaillée que le discours sur la construction »²⁰. La construction sociale en effet, « phrase à la mode mais vide de sens », impliquerait l'édification d'un ensemble de circonstances qui conduiraient à la fugue, mais dont la structure persisterait par-delà la construction elle-même, y compris lorsque ce qui l'a suscitée viendrait à disparaître ou à s'absoudre progressivement. Or par leur dimension éphémère, « les maladies mentales transitoires sont précisément celles qui n'existent que dans des niches » (p. 219), au cœur d'un environnement dans lesquelles elles peuvent croître²¹. Changer cet environnement, d'abord le comprendre et le mettre à distance, autant que possible, c'est contribuer à agir contre l'émergence de ces maladies culturellement enracinées.

Le raisonnement d'Hacking s'origine dans une description d'un phénomène médical singulier, propre à une époque considérée, et sa démarche épistémologique aboutit à la conclusion suivante : le voyage pathologique est un trouble transitoire associé à une niche écologique historiquement et géographiquement située. L'originalité et la fécondité du travail d'Hacking ne résident pas dans la mise en relation qu'il opère entre un organisme et son milieu, l'idée elle-même demeurant tout-à-fait classique²², mais bien dans son domaine particulier d'application : les maladies mentales transitoires. Or s'il existe effectivement *contiguïté* entre l'épidémie de fugues et les conceptions – et réalités – du voyage qui fleurissent au XIX^{ème} siècle, pouvons-nous en déduire, de manière indubitable, l'existence d'un rapport *causal* que l'auteur prétend pourtant établir ? Cette objection humienne ne se limite pas à l'effectivité ou à la non-effectivité de cette relation causale, mais interroge également l'amplitude véritable de cette articulation : si la profusion des troubles étudiés s'explique – du moins pour partie – par leur enracinement dans une complexion culturelle, il demeure que nous ne comprenons toujours pas la cause précise de cette forme excessive et démesurée du voyage, ainsi que la perte de la mémoire qui lui est associée. Tout se passe comme si ces voyageurs vivaient à l'extrême les tendances romantiques de leur époque. Comme s'ils essayaient d'échapper à quelque chose, à une part d'eux-mêmes, à leur identité sociale, au *spleen* baudelairien des sociétés capitalistes. Existe-t-il chez Albert une structure mentale singulière, que l'environnement culturel activerait (au sens biologique d'une levée d'inhibition), ou du moins, qu'il viendrait enrichir et stimuler ? Cet environnement jouerait peut-être le rôle d'une incitation, la stimulation d'une structure pathologique première ; il offrirait un sol fertile à l'accroissement ou à la manifestation de la pathologie elle-même, mais il faut quelque chose de plus, qui trace, de manière rigoureuse, la différence tangible entre la folie d'Albert et la passion des grands voyages qu'affectionnent, par exemple aujourd'hui, les écrivains-voyageurs tels que Franck Michel et Sylvain Tesson.

²⁰ *Ibid.*, p. 218. Cf. Ian Hacking, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, La découverte, 2001.

²¹ Les fugues constituent d'ailleurs, à cette époque, la réaction antisociale par excellence : « la fugue n'est définissable que dans le cadre de l'ordre social... Tout individu a des obligations vis-à-vis du milieu dans lequel il vit, grandit, agit ; dès l'instant où il brise volontairement ou instinctivement cette sorte de contrat qui le lie socialement, il se met hors de la légalité. C'est le cas du fugueur qui abandonne son domicile, et c'est pourquoi la fugue est un acte antisocial » (*Les fous voyageurs*, p. 161). Il importe néanmoins de distinguer la *fugue*, qui engage une fuite à partir d'un point de départ qui est le domicile, et qui en cela réfère à une sédentarité première à laquelle il s'agit désormais d'échapper ; du simple *vagabondage* qui qualifie plutôt une errance indéfinie, sans commencement ni fin, sans raison ni structure.

²² Pour ne citer qu'un seul auteur, évoquons Kurt Goldstein, dans *La structure de l'organisme*, Gallimard, 2001.

Hacking ne le nie guère, il s'agit là précisément du travail des médecins et des scientifiques ; et son apport s'inscrit dans une juste complémentarité avec les recherches théoriques sur les structures mentales des patients. Mais précisément, la notion de *ecological niche* apparaît comme trop générale ; non qu'elle soit conceptuellement trop vague, mais l'explication qui en résulte demeure parfaitement obscure et indéterminée dans son objet : on comprend bien l'émergence du tourisme d'agrément ou de l'errance poétique, mais qu'est-ce qui au sein de cet environnement culturel, très précisément, serait de nature sinon à provoquer, du moins à amplifier les troubles mentaux ? Le développement de la pathologie découle-t-elle exclusivement d'une immersion globale dans l'environnement, ou bien est-ce qu'il existe à un moment considéré une corrélation qui s'opère entre un élément précis du milieu culturel et une dimension constitutive de la structure mentale du patient ? On peut aisément concevoir que tout phénomène culturel possède son caractère favorable et son versant obscur, mais notre entendement s'interroge toujours sur la pleine pertinence du rapport établi entre la germination de toute une littérature de voyage, et la folie elle-même, cette manière de « voyager de façon obsessionnelle, comme ensorcelé, souvent sans papiers et parfois sans identité du tout, ne sachant pas qui il est, ni pourquoi il voyage » ; l'objection porterait ainsi non sur la définition du concept, mais bien plutôt sur les étapes ou les escales intermédiaires de l'explication qu'il rend possible.

Finalement ce voyage amnésique, sans trace ni mémoire, relève peut-être d'une réaction du corps souffrant, mis mal à l'aise dans un environnement caractérisé par la production capitaliste, carcéral, renvoyant à l'enfer des usines autant qu'à l'enfer des autres, sous l'emprise des jugements mondains. Car si la mémoire à long terme est sélective, elle porte son attention sur ce qui est utile au sujet humain, ce qui lui assure la survie, voire lui permet, en racontant son voyage à d'autres que lui, de rester dans la dynamique du lien social. Mais dans le cas d'Albert, ses journées sont contingentes, leur contenu ne semble avoir aucun sens dès lors qu'il n'y a de signification et d'identité qu'à partir d'une structuration sociale préalablement cultivée (par l'éducation au sens large), assimilée au cours d'une socialisation longue. Or s'il s'agit de partir, partir au sens de fuir, avec un départ chaque jour renouvelé, reconduit et sans fin, il n'y a aucun intérêt à garder les événements en mémoire, l'organisation linéaire des souvenirs n'a plus aucune importance, pas de remords ou de rapport mélancolique au passé, pas de projets et d'élaborations sublimées pour l'avenir. Le voyage dès lors peut être qualifié de pathologique parce qu'il va au-delà du romantisme : on ne raconte plus quelque chose, l'on s'en va pour de bon comme on retire sa main du feu, pour éviter l'épreuve d'une souffrance, celle d'un corps exténué. Lui éviter une souffrance, ou plutôt lui substituer un effort extrême et régulier, car Albert – tel un évadé de prison – marche vite, et longtemps : 70 kilomètres par jour. C'est encore la ténacité du corps qui est mise à rude épreuve, soumise à une certaine cadence, à la régularité presque mécanique du rythme de la marche. Telle une machine à production intensive dans une usine du XIX^{ème} siècle. Le plaisir pris à la contemplation, la flânerie du promeneur solitaire, le vertige des reliefs imposants, l'immersion dans une autre culture, n'ont pas leur place dans le voyage hystérique, lequel apparaît davantage comme une réaction incontrôlée face à un environnement violent, vide de sens, ou enclos, que comme une forme exacerbée du romantisme ou de l'orientalisme.

Les fous voyageurs sont des aventuriers de l'extrême difficiles à appréhender, vivant dans la permanence du départ – un départ sans raison apparente, qui est aussi un départ de soi. Voyageurs du paradoxe, ils sont le reflet, la mise en marche d'un environnement complexe, propre au XIX^{ème} siècle ; sans connaître leur intention, pour peu qu'elle soit consciente et significative, leur démarche consiste à se délier des choses, à dénouer les interactions blessantes avec un milieu : cette volte-face, sur le mode hyperbolique de la fugue, s'accompagne de l'altération de la mémoire qui est aussi celle de leur identité sociale et intime.

Bibliographie

CANGUILHEM, Georges, *Le Normal et le pathologique*, éditions PUF, 2005.

FONTAINES, Gérard, *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1930*, Presse universitaire de Lyon, 2003.

FOUCAULT, Michel, *Surveiller et Punir*, éditions Gallimard, 1998.

HACKING, Ian, « La fabrication des malades », entretien par Stéphanie Ruphy, maître de conférences en philosophie des sciences à l'Université de Provence-I, in *La recherche*, hors-série n°16, 2004.

—, *Les fous voyageurs*, Les empêcheurs de tourner en rond, 2002.

—, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, La découverte, Paris, 2001.

—, *L'Ame réécrite, Etude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, Les empêcheurs de penser en rond, 1998.

JANKELEVITCH, Vladimir, *Philosophie première*, Quadrige PUF, 1986.

LOCKE, John, *Quelques pensées sur l'éducation*, éditions Vrin, 2007.

MANN, Thomas, *La Mort à Venise*, éditions Fayard, 1922.

MONTAIGNE, Michel de, *Essais*, éditions Gallimard, 2007.

ONFRAY, Michel, *Théorie du voyage, poésie de la géographie*, le livre de poche, 2007.

TISSIE, Philippe Auguste, *Les Aliénés voyageurs*, thèse de doctorat d'état, 1887.